

LE

MONITEUR DE LA MODE

JOURNAL DU GRAND MONDE.

MODES.



gré de nos lectrices, et nous prendrons à tâche de continuer à les tenir au courant des modes nouvelles, avec le même zèle et la même fidélité.

Quelle sera, cet été, la forme des robes? Rien n'est encore décidé. On nous assure cependant que la faveur des basques se continuera encore, mais avec quelque modification dans la coupe et dans l'ornementation.

Pour aujourd'hui nous signalerons quelques toilettes de madame Laurence, toilettes exécutées par cette couturière, pour l'époque de la mi-carême, à laquelle ont lieu les dernières fêtes de la saison.

Une robe en taffetas blanc, avec jupe garnie de trois hauts volants, celui du haut monté

Nous voici arrivé au dernier numéro de notre année, car l'année du *Moniteur de la Mode* commence en avril, avec la saison nouvelle. Nous nous flattons de l'avoir accomplie au

dans la ceinture : ces volants étaient terminés par un effilé blanc frisé, surmonté d'un double ruban en satin mauve n° 12 ; chaque volant recouvert d'un volant en point d'Alençon à fleurs point de gaze. Le corsage de cette robe était à pointe et orné d'une berthe semblable au volant. Cette robe était d'une richesse et d'une élégance exquises.

Une toilette pour jeune fille de dix-sept ans, se composait d'une robe de tarlatane à trois jupes, chaque jupe bordée d'un simple ruban ; la première d'un ruban n° 22, la deuxième d'un ruban n° 16 et la troisième d'un ruban n° 12. Corsage froncé à la Vierge, petites manches froncées. La coiffure et le bouquet de corsage étaient formés de mignonnes branches de myosotis.

Une robe en tulle à trois volants bouillonnés, chaque volant garni d'une belle blonde, et parsemé de brins de giroflées ; corsage très busqué, à draperie de tulle ; bouquet au corsage et coiffure de branches de giroflés. Rien de plus frais, de plus jeune et de plus vaporeux.

Citons encore, comme toilette de ville, une robe en taffetas nuance *amande*. La jupe était garnie devant de petits galons verts cousus en travers et disposés en tablier, celui du bas ayant 75 centimètres de longueur. La jupe a deux poches entourées de galons, avec un gros bouton en haut et en bas de l'ouverture. Ces

boutons peuvent se remplacer par des nœuds de rubans. Le corsage à basques, plat et montant, était garni de galons disposés en brandebourg. La basque, fendue sur la hanche, était également ornée de galons. Manche *Molière*, demi-juste, terminée par un haut parement doublé de mousseline roide, afin de lui donner du soutien. Ce parement, ouvert derrière dans toute sa hauteur, était entouré d'un galon vert. D'autres galons, disposés en travers, étaient arrêtés par de gros boutons. Cette robe, d'une physionomie toute printanière, était une véritable nouveauté. Madame *Laurence* avait eu la précaution de la tenir un peu plus longue derrière que devant, ce qui est indispensable avec l'énorme ballon des jupes d'aujourd'hui, qui rappelle tout à fait les paniers de nos mères.

Faisons cependant observer que les femmes véritablement distinguées, loin d'outrer cette mode, ont plutôt soin de l'atténuer, en quoi nous les trouvons, pour notre part, très heureusement inspirées.

Voici venir bientôt l'époque favorite du tourisme. Un mot sur les corsages de voyage sera donc tout à fait d'à-propos. Rappelons à nos lectrices que ces corsets ont le double avantage de conserver à la taille toute son élégance, sans gêner en rien le sans-façon et le laisser-aller du voyage.

Profitons de la circonstance pour leur recommander aussi le corset *Marie-Stuart*, dont la coupe savante fait si bien valoir la toilette habillée.

N'oublions pas non plus les corsets *amazonnes*, car le printemps voit apparaître au Bois de gracieuses écuyères en corsages montants à longues basques, à manches justes, terminées par un petit parement. Cette toilette se complète par un élégant feutre orné d'une

belle plume enroulée. Les amazones les plus simples sont aussi les plus distinguées; le mauvais goût peut seul approuver l'usage exagéré des passementeries et des ornements.

Nous avons remarqué de très gracieux corsages noirs, genre très en crédit quant à présent. Cette mode est à la fois élégante et utile, en ce qu'on peut, avec un corsage noir, mettre une jupe dont le corsage est un peu foncé et rajeunir, pour ainsi dire, une toilette défraîchie. Ceux que nous avons vus sont en dentelle noire, ornés de velours. La basque, terminée par une dentelle, est rehaussée de petits nœuds de velours. Au bas de la manche flotte un grand volant de dentelle noire, retombant sur deux rangs de blonde blanche, le tout surmonté de deux bouillonnés, entre lesquels sont posés des nœuds de rubans rappelant la nuance de la robe qui accompagne le corsage. C'est très joli pour toilette de dîner ou de spectacle.

Rien d'arrêté jusqu'à présent pour la forme des chapeaux, quoique les salons de nos modistes ressemblent en ce moment à de véritables musées des modes, envahis chaque jour par les nombreux acheteurs étrangers présents à Paris, et désireux d'emporter chez eux les modes de la capitale. Mais comment décrire cette foule de modèles nouveaux, gracieux chapeaux de crêpe, de gaze, de paille ou d'étoffes diverses?

Nous attendrons le mois prochain pour vous décrire les coiffures adoptées par la fashion parisienne, dont le goût fait autorité en matière de mode.

Les fleurs du moment sont les fleurs de saison. On a complètement délaissé les fleurs exotiques pour les lilas, les mugnets, les pâquerettes, les fleurs des champs, la rose de mai, etc., etc.; et avec raison: rien n'est plus joli qu'une fleur parfaitement imitée.

DESCRIPTION DE LA GRAVURE N° 426.

TOILETTES DE PRINTEMPS. — Chapeau en taffetas garni de blonde noire, de plumes, d'une branche de rose et d'une branche d'acacias.

La passe de ce chapeau baisse un peu devant, en *Marie-Stuart*, elle est garnie d'une double ruche en blonde qui est posée sur le bord, devant, et vient mourir à rien sous les

côtés où reste un grand vide pour faire place aux bandeaux bouffants.

D'un côté est posée une branche de roses à feuillage brun qui retombe flottante, de l'autre est une branche de fleurettes d'acacia.

Sur la passe est un nœud genre sous lequel sont piquées deux plumes qui retombent en arrière sur la calotte, qui est plate et baissée.

... les gens d'une robe en...
... à droite, est mal...
... d'un côté...
... et d...
... en toilett...
...
... est très posée et mont...
... de l'autre bas, par de...
... en passementerie...
... sur la jupe de...
...
... sont en peu courtes, à...
... de largeur de bas...
... en jupe est posée...
... à la taille elle remonte en l'ov...
... jusqu'à 6 ou 6...
... la taille où les deux...
...
... forme berthe sous c...
... dentelle de 2 crati...
... de volants. T...
... et le dernier...
...
PAUVRE
XV.
Paris, 3 août
... à M. DE CHATELAIN.
... votre réponse, mais sa...
... qui m'arriv...
... au vu...
... prendre l'air et ve...
... j'ai été tracer...
... et dont j'av...
... jusqu'ici. Ce se...
... la chose étran...
... le monde es...
... n'appartient, car...
... que j'ai, ce q...
... Ah! m...
... pour sen...
... et vous c...

Le bavolet est garni d'une ruche en blonde. Une blonde légère, à dents, est mêlée aux ornements et retombe d'un côté.

Brides en n° 22.

Basquine Eugénie en taffetas, ornée de jais et de dentelle.

Cette basquine est très ajustée et montante; elle agrafe devant, du haut en bas, par de petits brandebourgs en passementerie.

La basquine descend sur la jupe de 45 à 48 centimètres.

Les manches sont un peu courtes, à pagodes, sans trop de largeur du bas.

Une petite chaînette en jais est posée devant; du col à la taille elle remonte en bretelles pour redescendre derrière jusqu'à 5 ou 6 centimètres plus bas que la taille où les deux extrémités se réunissent.

Une dentelle noire forme berthe sous cette bretelle, et une petite dentelle de 2 centimètres est posée en guise de tête du volant. Trois volants couvrent la manche, et le dernier la déborde de 3 à 4 centimètres.

Une chaînette de jais borde le bas de la basquine, une petite dentelle la surmonte, deux hautes dentelles la terminent.

Col à pattes en mousseline brodée garnie de valenciennes. Sous-manches en mousseline bouffante garnie de deux petits volants brodés terminés par une valenciennes.

Robe en moire antique mode.

Chapeau en crêpe garni de blonde, de petits rubans *tom pousse* et de ruban n° 22.

La passe, à transparent, est composée de blondes ruchées, avec bouclettes de tout petit ruban blanc. Cette ruche débordé le bord du chapeau. Le bandeau de calotte, et la calotte, sont tendus; d'un côté est un chou en blonde ruchée avec petit ruban, de dessous lequel sortent deux bouts de ruban n° 22; de l'autre côté est un nœud en ruban.

Le bavolet, en crêpe, est garni comme la passe.

Sous la passe sont de petites ruches de blonde et quelques cocardes de diverses grandeurs en ruban de taffetas rose de Chine.

PAUVRE MATTHIEU.

(HISTOIRE D'ATELIER.)

(Suite.)

XIV.

Paris, 3 août.

DE MATTHIEU A M. DE CHALEILLES.

Je n'attends pas votre réponse, mon ami, pour vous faire part de tout ce qui m'arrive; c'est du bonheur, ainsi n'allez pas, au vu de ma première ligne, prendre l'alarme et vous effrayer. Du bonheur, ai-je dit! j'ai osé tracer ce grand mot, ce mot extravagant et dont j'avais vainement cherché le sens jusqu'ici. Ce sens, je l'ai trouvé, car j'éprouve la chose étrange qu'il exprime; je suis heureux, le monde est à moi, tout ce que je veux m'appartient, car je ne souhaite rien d'autre que ce que j'ai, ce que j'ai étant tout ce que j'ai souhaité. Ah! mon ami, il faut avoir été malheureux pour sentir toute l'excellence du bonheur! et vous qui

n'avez jamais souffert, comprendrez-vous le cri de joie que je pousse jusqu'à vous?

(Arrivé à cet endroit de sa lecture, M. de Chaleilles appuya la main sur son cœur, et se demanda mentalement s'il était vrai qu'il n'eût jamais souffert; puis il continua.)

Depuis quelque temps j'ai pénétré plus avant que jamais dans l'intimité des Villeneuve; je passe régulièrement toutes mes soirées avec eux, soit que nous restions à la maison à jouer, à lire ou à causer, soit que nous allions nous promener au jardin du Luxembourg ou sur les boulevards voisins. Hier, nous étions assis au jardin du Luxembourg, nous écoutions la musique militaire qui exécutait des marches et des symphonies; il avait fait une journée étouffante, mais une légère brise qui s'était levée vers le soir faisait frissonner le feuillage des grands marronniers, et caressait de sa fraîche haleine les épaules demi-nues sous le barége; j'étais

placé devant Marie et sa mère, les yeux attachés avec ivresse sur ceux de la jeune fille, la main tremblante au contact de son ruban, attentif au moindre de ses mouvements, inquiet au moindre de ses gestes.

Cependant le soleil s'était couché, et l'ombre commençait à se répandre; les promeneurs s'étaient assis, les gens assis s'étaient levés, les rangs s'éclaircissaient autour de nous, la promenade devenait déserte; et pourtant nous étions si bien que nous ne songions pas à nous en aller. Nous nous levâmes pourtant lorsque le tambour battit la retraite; mais bien que nous eussions un grand massif du jardin à traverser, nous marchâmes le plus lentement possible. Un vieil ami des Villeneuve, qui était venu nous rejoindre, avait offert son bras à la mère de Marie, et je m'étais ainsi trouvé heureux possesseur de celui de la fille. C'était la première fois, mon ami, que ce bras s'appuyait sur le mien, et je vous donne à penser quelle dut être mon émotion. Ell m'ôta l'usage de la parole, et presque celui de mes jambes, si bien que Marie s'en aperçut. Trop candide pour comprendre avec l'intelligence la cause de ce trouble, elle la comprit pourtant avec son cœur, car elle me demanda ce que j'avais; mais en faisant cette question elle tremblait et rougissait elle-même. A la douce interpellation de la jeune fille, je voulus répondre, mais ma réponse fut bien embarrassée et bien peu satisfaisante, car ma compagne me dit de sa douce voix, et avec une expression que je n'oublierai de ma vie :

— Vous aurais-je fait quelque chagrin, monsieur Matthieu ?

— Vous, mademoiselle ! lui dis-je en serrant son bras contre mon cœur dans un élan que je ne pus réprimer.

Puis revenant aussitôt au sentiment de la réalité :

— Peut-être ! dis-je d'une voix étouffée.

Marie baissa la tête et garda le silence. J'eus peur de l'avoir blessée, et je repris :

— Ne vous affectez pas de ce cri de mon cœur. Je n'ai aucun droit de me plaindre; je ne me plains pas; ne suis-je pas trop heureux ?

— Non, vous n'êtes pas heureux, me dit-elle simplement, et je ne suis pas heureuse non plus.

— Je le sais, répliquai-je.

— Non, vous ne le savez pas assez. Mon malheur n'est pas dans les regrets; le passé s'étoigne et s'efface. C'est le présent, c'est l'avenir qui m'affligent.

Je lui demandai l'explication de ces paroles.

— Dois-je vous la donner ? me dit-elle.

Puis après un moment de réflexion : — Oui, poursuivit-elle, je le dois. Vous avez un cœur loyal, vous comprendrez ma loyauté et n'en tirerez aucun avantage contre moi.

Je l'assurai que tout ce qu'elle pourrait me dire ne changerait absolument rien de mes intentions à son égard.

— Je ne l'ignore pas, me répondit-elle, et c'est là, je l'avoue, ce qui me fait trembler. Vous recherchez ma main, je le sais, ma mère me l'a dit, elle m'a pressée souvent de me décider; et si je ne l'ai pas fait, ce n'est pas que je nourrisse un autre espoir, non; mais à celui que j'épouserai je veux pouvoir dire : Vous êtes seul et entier dans mon cœur.

C'était parler comme une fille sérieuse, et j'aurais pu me contenter à la rigueur de cette franche déclaration; mais l'homme est ainsi fait qu'une espérance est-elle réalisée, il en conçoit de nouvelles. Je ne me rappelais déjà plus que trois mois auparavant je me serais tenu pour trop heureux de la moitié des paroles qu'elle venait de prononcer.

— Mais ce jour viendra-t-il jamais ? lui demandai-je tristement.

Dans l'ombre, je vis son visage se tourner vers moi, et je crus deviner dans son regard une expression de reproche.

— Si je vous disais qu'il viendra, répondit-elle après un moment de silence, c'est qu'il serait déjà arrivé.

Je baissai la tête et me tus. J'aurais voulu davantage, car je devenais très exigeant; mais je ne pus me défendre de penser qu'elle avait raison.

— Allez, reprit-elle quelques moments après, comme si elle avait suivi le cours de ses réflexions, allez, vous avez sur mon cœur le meilleur de tous les droits : vous êtes bon.

Quelle noble nature, mon ami, et comme elle est supérieure aux autres femmes ! Les femmes ne jugent ordinairement les hommes que par le dehors; qu'ils soient beaux, qu'ils séduisent, qu'ils charment, tout est là. Pour elle, au contraire, le plus grand attrait c'est la bonté. Elle vous avait compris; elle vous connaissait bien, et c'est pour cela qu'elle vous aimait.

Concevez-vous ma joie maintenant ? Je puis prétendre à elle puisque je me sens la qualité qu'elle préfère. Je n'ai plus besoin de m'inquiéter si je suis laid, si j'ai l'air gauche, si je manque d'élégance. C'est chose superflue à ses yeux; une âme honnête, un cœur aimant, voilà le principal; on accepterait le reste par surcroît, mais à la rigueur on saurait s'en passer. Je puis donc prétendre, je puis donc sérieuse-

... Cette pensée m'inonde...
... le visage plus qu'il n'est...
... Mes traits étaient...
... les yeux pleuraient... que venait-...
... moment ? Ma labiale de con...
... s'écarter... sans s'en...
... Oui...
... pour ne pas contraindre mes...
... Vous ne le savez bien que je n'a...
... Mais que m'importe le prix ? I...
... à l'heure où l'on se désolait...
... J.-B. Marryat

ment espérer. Cette pensée inonde mon âme de joie. Je ne songe plus qu'à cela, je ne rêve plus que de cela. Mes travaux étaient bien négligés depuis quelque temps; que vont-ils devenir maintenant? Mon tableau de concours n'est guère avancé; sera-t-il fini? Oui, je le finirai, mais seulement pour l'acquit de ma conscience et pour ne pas contrarier mon protecteur. Vous me le disiez bien que je n'aurais pas le prix. Mais que m'importe le prix! Puis-je songer à aller à Rome lorsque désormais tout m'attache à Paris?

J.-B. MATTHIEU.

Ce ne fut pas sans de nombreuses interruptions et quelques mouvements d'impatience que M. de Chaleilles acheva la lecture de cette lettre. Le malaise qu'il avait puisé dans la précédente devint plus intense encore, et il éprouva même un mouvement d'humeur qui ne lui était pas habituel. Il prit la plume pour répondre et recommençait vingt fois sans trop savoir ce qu'il voulait dire et ce qu'il écrivait. Enfin, il laissa la plume et encre et fit demander un bateau pour traverser le Nil. Sa promenade n'avait pas d'autre but que d'échapper aux pensées qui le poursuivaient.

Qu'ai-je besoin de continuer cette correspondance? se disait-il. Il est heureux, elle va l'aimer, si elle ne l'aime déjà; c'est tout ce que je souhaitais, c'est tout ce que j'ai voulu, et je n'ai pas à m'en plaindre.

N'allez pas croire que ce fût la vanité qui soufflat cette aigreur au cœur de M. de Chaleilles. J'ai pris soin d'avertir le lecteur que ce n'était pas là son défaut. Chez un autre, chez une nature moins belle et moins élevée que la sienne, on aurait pu assigner à cette mauvaise humeur une cause de cette espèce. Ce n'était pas le cas avec M. de Chaleilles. Il s'était éloigné par devoir, parce qu'il n'avait jamais songé à épouser mademoiselle Villeneuve, parce qu'il ne se sentait pour elle qu'une tendresse fraternelle.

Était-il, je ne dirai pas jaloux, mais envieux du bonheur qui semblait se préparer pour Matthieu? Non, certes; il avait pris soin lui-même de le préparer, et il ne se reprochait pas de l'avoir fait. Qu'était-ce donc? Il ne le savait pas. Suis-je tenu d'être plus savant que lui? Il se posa sans doute bien des questions analogues pendant sa promenade sur le fleuve sacré; mais je ne saurais dire quelle solution il leur donna. Quand il fut rentré chez lui, il prit encore une fois la plume et cette fois, au lieu

de tracer ces mots habituels: « Mon ami, » il écrivit: « Mademoiselle. » Était-ce une distraction? Jugez-en vous-même, voici sa lettre:

Mademoiselle,

J'ai fait ce que vous m'avez demandé, je suis parti; j'ai mis une grande mer entre vous et moi. Ai-je bien fait? Ne m'en repentirai-je pas un jour? Qu'importe! J'ai voulu vous rendre le repos, et j'apprends aujourd'hui avec une satisfaction véritable que mes vœux sont satisfaits. Ces souvenirs des jeunes années, je le savais bien, ne devaient pas avoir imprimé à votre âme une empreinte durable; peut-être même vous étiez-vous trompée sur leur véritable nature. Ils sont effacés, n'en parlons plus. Parlons plutôt de vous, de votre bonheur qui se prépare, de Matthieu, ce noble et digne garçon que j'aime de tout mon cœur, et qui a sur le vôtre des droits si incontestables et si sérieux. La réalité vaut mieux que le rêve, et vous avez cessé de rêver; vous avez ouvert vos yeux à la vraie lumière, et vous avez vu comme moi tout ce qu'il y avait de bon, de dévoué, de généreux dans cet honnête garçon; vous l'estimiez déjà; un pas restait à faire pour l'aimer; à l'heure où je vous écris, j'espère qu'il est fait. Soyez donc heureuse, nulle ne le mérite plus que vous. Plus tard, un jour, vous me permettrez de revenir près de vous, de vous offrir une main amie, et de mettre à votre service un cœur qui n'oubliera jamais. Adieu, mademoiselle, tous mes vœux vous suivront dans votre nouvelle destinée.

ALFRED.

Et cette lettre fut adressée à mademoiselle Villeneuve, et cette lettre partit. En route, elle se croisa avec cette autre de Matthieu:

Paris, 15 septembre.

Qu'êtes-vous devenu, mon ami? Pourquoi ne me répondez-vous pas? Tous les bonheurs m'arrivent, et il faut que la joie qu'ils m'apportent soit compromise par cette pensée que vous êtes peut-être malade, ou, ce qui m'afflige encore davantage, que vous êtes peut-être mécontent de moi. Je m'inquiète, je m'irrite, je me désespère. Sachez-le donc, il n'est pas de bonheur véritable pour moi sans que vous le partagiez. Vous avez voulu mon amitié, vous l'avez

tout entière, absolue, presque exigeante; vous m'avez gâté, subissez-en les conséquences. Oui, mon ami, tous les obstacles sont levés, toutes les hésitations ont cessé. Marie a consenti, Marie sera ma femme, elle le sera tout de suite... si vous le voulez. Et il faut que vous le vouliez, mon ami, car malgré toutes mes négligences, malgré toute ma paresse, je partirai bientôt pour Rome: j'ai obtenu le grand-prix. Si notre union n'était pas conclue avant mon départ, il me faudrait attendre encore un an, la famille Villeneuve ne pouvant pas aller en Italie. Remettre à un an son bonheur, n'est-ce pas bien téméraire? Et cette union ne peut pourtant pas se faire sans vous; Marie en a posé la condition; je n'aurais eu garde de la discuter; c'aurait été lui faire injure et me priver d'un nouveau bonheur que j'espère. Quand vous recevrez cette lettre, où que vous soyez, faites donc vos malles et revenez vite. On a de vous un besoin absolu ici; dites-vous bien que sans vous rien n'est fait, rien ne se fera; vous tenez le fil de mon bonheur, si vous l'allongez trop il pourrait se rompre. A bientôt donc, car vous viendrez, j'en suis sûr.

Il me faut votre présence, mon ami, votre main loyale pressée dans la mienne, votre sourire bon et joyeux. Et qui désormais oserait encore m'appeler :

« LE PAUVRE MATTHIEU. »

Cette lettre produisit une très vive impression sur Alfred. Il se sentit touché jusqu'aux larmes des sentiments pleins d'affection et de confiance dont elle témoignait, et il s'accusa de ne les avoir pas toujours mérités dans ces derniers temps. L'examen rapide mais sincère qu'il fit de sa conscience lui démontra qu'il avait des torts graves à se reprocher, torts dont il ne savait pas trop lui-même la cause ni l'origine, et que, pour cette raison même, il considérait comme moins pardonnables. Un moment il songea à s'accuser devant Matthieu; mais que pourrait-il lui dire pour expliquer son silence et le mouvement injuste qui l'avait occasionné? Mieux valait se taire et réserver l'explication pour plus tard, quand il aurait lui-même vu clair dans son cœur. C'est ce qu'il fit. D'ailleurs, il avait sur-le-champ pris son parti; il était résolu de partir, de retourner à Paris, d'accéder en un mot à tout ce qui lui était demandé. D'où vient même que cette résolution, dès qu'il l'eut prise, lui causa un soulagement singulier? D'où vient qu'il fut moins inquiet, moins préoccupé, moins soucieux? Je laisse au lecteur le soin de débrouiller cette énigme;

pour moi je n'en ai pas encore trouvé le mot ou bien, si je l'ai trouvé, je ne veux pas le dire.

XV.

Comme Alfred l'avait bien prévu, mademoiselle Villeneuve avait communiqué sa lettre à Matthieu. Celui-ci l'avait relue plusieurs fois, puis il était tombé dans une préoccupation singulière, et il fut rêveur un jour durant, Marie ne savait à quoi l'attribuer, et se serait bien gardée de lui en demander la cause. Elle était sûre de n'avoir rien fait pour la provoquer. Si Matthieu avait de son côté des contrariétés personnelles, c'était à lui qu'en appartenait le secret. Tout au plus madame Villeneuve pouvait-elle en solliciter la confidence. Mais pour cela il eût fallu que madame Villeneuve eût fait les mêmes observations que sa fille, car celle-ci était déterminée à ne point lui faire part des siennes. Résolue à épouser Matthieu, elle aurait craint de paraître revenir sur son engagement et chercher des biais qui s'alliaient mal avec la délicatesse de son caractère.

Matthieu ne fut donc point interrogé, et il garda par devers lui la pensée qui l'importunait. Cette pensée était celle-ci :

— Est-ce que M. de Chaleilles aimerait mademoiselle Villeneuve!

A peine se fut-il posé cette question, qu'il se donna l'obligation de la résoudre par tous les moyens possibles, excepté par ceux de la ruse et de la surprise qui répugnaient à son caractère. M. de Chaleilles allait arriver à Paris; il serait possible de l'interroger franchement et de savoir de lui-même l'état de son cœur. C'était le projet qui convenait le mieux à la nature de Matthieu.

Trois jours après, M. de Chaleilles arriva. Sa première visite fut pour l'artiste. Mais pouvait-on dans une première entrevue parler d'autre chose que d'amitié? Il y eut un mutuel épanchement d'affection, et les deux amis se trouvèrent trop heureux pour qu'il leur vînt à l'esprit de troubler ce bonheur par des questions indiscrettes ou par des confidences pénibles. D'ailleurs, M. de Chaleilles semblait joyeux, et bien que ses traits fussent amaigris, le hâle des pays chauds prêtait à son visage un air de santé et de force qui rassura presque complètement Matthieu.

Les deux amis se rendirent ensemble chez les Villeneuve. La mère et la fille étaient seules à la maison. Lorsqu'elle entendit le pas de M. de Chaleilles, Marie le reconnut et trembla; mais elle eut le temps de se remettre. Alfred

entra ; elle se leva à demi, en s'appuyant sur le bras de son fauteuil, et le salua avec un embarras plein de grâce et les yeux baissés ; puis elle tendit en souriant la main à Matthieu. Celui-ci la prit, mais il n'osa y appliquer ses lèvres, ce qu'il avait pourtant l'habitude de faire depuis un mois. Mais il pensa que si M. de Chaleilles aimait Marie, il souffrirait à la vue de cette privauté galante, et pour rien au monde il n'eût voulu le faire souffrir. L'entretien de part et d'autre fut pénible, embarrassé. Madame Villeneuve, qui éprouvait cette gêne comme les autres, mais qui était mieux faite aux difficultés de la vie, puisqu'elle les pratiquait depuis plus longtemps, madame Villeneuve interrogea Alfred sur ses voyages ; Alfred n'avait rien vu, ou s'il avait vu, il avait mal observé ; et il fut bien empêché de sortir des lieux communs au service des voyageurs qui voyagent au coin de leur feu.

On retint M. de Chaleilles à diner. Matthieu ne pouvait en être, et l'eût-il pu, qu'il se fût bien gardé de rester. Il sentait que les deux jeunes gens avaient quelque chose à se dire. Alfred, en effet, se rapprocha de Marie, et il put causer avec elle pendant que madame Villeneuve, avec ou sans préméditation, vaquait çà et là aux soins du ménage. — Vous allez être heureuse, dit M. de Chaleilles ; Matthieu est un noble cœur.

— Oui, répondit la jeune fille, bien noble et bien bon surtout. Mais vous, poursuivit-elle en tremblant, ne suivrez-vous pas l'exemple de votre sœur (elle appuya sur ce mot), que votre sœur vous donne ?

— Ma sœur !... Oui, en effet, je devrais peut-être... Vous avez raison, j'y penserai plus tard.

— Plus tard, non ; il vaudrait mieux y penser tout de suite.

— Mais je ne connais personne.

— Avez-vous seulement cherché ? Dans votre position, connu comme vous l'êtes, vous trouverez aisément dans votre monde une riche héritière, belle et digne de vous.

— Que m'importe qu'elle soit riche, que m'importe qu'elle soit belle, pourvu que je l'aime ! Mais il est inutile que je cherche, je suis sûr d'avance que je ne trouverai pas.

— Qu'en savez-vous ?

— Je n'en sais rien, en effet, et pourtant je suis certain que ce que je vous dis est vrai. Et puis je ne me sens pas en bonnes dispositions pour me marier : j'ai l'humeur détestable depuis quelque temps ; j'ai besoin de distractions, je veux les prendre.

— Une femme bonne et douce, qui vous

sourirait aux heures mauvaises et qui occuperait vos loisirs, serait pour vous la meilleure cause de distraction.

— Oui, mais si j'allais la prendre en haine ! si, au lieu de me réjouir à son aspect, sa vue allait me devenir insupportable, odieuse ?

— Que dites-vous-là ? vous, haïr ! vous, détester !

— Je vous dis que cela arriverait infailliblement, si j'avais le malheur d'épouser une femme que je n'aime pas, et c'est ce que je veux éviter en restant garçon le plus longtemps possible.

— Vous, autrefois si bon ! Vous êtes donc bien changé ?

— Oui, je suis bien changé... Est-ce que tout le monde ne change pas ? dit-il avec un accent d'amertume.

La jeune fille sentit le reproche et frissonna de la tête aux pieds.

M. de Chaleilles s'en aperçut, et, dans la bonté de son cœur, il craignit de l'avoir blessée. Il reprit d'une voix douce et caressante :

— Mais l'on a quelquefois de bonnes raisons pour changer, et toutes les métamorphoses ne sont pas également dignes de blâme.

Si les précédentes paroles de M. de Chaleilles avaient frappé Marie comme une injustice, celles-ci l'atteignirent comme une douleur. Elle mit les mains devant ses yeux, et se demanda s'il était vrai que son cœur eût changé ; puis elle s'étonna que M. de Chaleilles lui en fit en quelque façon un reproche. De quel droit, lui qui, se sachant aimé, était parti ? La pauvre enfant n'y comprenait rien ; mais Alfred y comprenait-il davantage ?

Pendant qu'elle faisait ces réflexions, le jeune homme la regardait avec émotion ; à travers le voile de ses mains, il voyait le visage de la jeune fille, et sur ce visage il cherchait à lire ce qui se passait au fond de son cœur. Elle allait épouser Matthieu ; mais était-il bien sûr qu'elle l'aimait ? Cette pensée traversa comme un éclair l'esprit d'Alfred ; mais elle ne s'y arrêta pas. Il sentit toutefois que cette entrevue, si elle se prolongeait, pouvait devenir périlleuse et pour la jeune fille et pour lui.

M. de Chaleilles fit un effort surhumain pour triompher de l'émotion qu'il sentit l'envahir et l'étreindre. Il tenta de faire appel à sa vieille insouciance et d'appeler à son secours sa gaieté d'autrefois. — Ma chère Marie, dit-il en prenant familièrement la main de la jeune fille, je vous ai fait de la peine ? Pardonnez-moi. Ne suis-je pas excusable ? Je viens de passer six mois loin de la civilisation, au milieu

du désert et parmi les Arabes ; j'ai pris un peu de leurs brutales habitudes. Croyez-moi, je ne vous reproche rien ; vous avez bien fait , vous faites bien, et c'est moi qui suis un fou, après avoir été un sot.

Le ton léger en apparence qu'avait pris M. de Chailleilles n'en imposa pas à mademoiselle Villeneuve. Ces paroles en disaient trop pour qu'elle ne comprit pas, même ce qu'elles prétendaient dissimuler. Son regard s'attachait sur le jeune homme avec une indicible expression de mélancolie.

— Alors, pourquoi êtes-vous parti ?

— Triste question, à laquelle je ne puis rien répondre.

— Ce qui est fait est fait, et n'est plus à refaire, murmura tristement la jeune fille. J'ai promis lorsque je me croyais forte ; je tiendrai ma parole.

— Marie, voulez-vous que je reparte demain ?

— Demain, non ; ne laissez pas croire à Matthieu que vous me fuyez, encore moins qu'après avoir désiré votre présence j'aie pu exiger de nouveau votre éloignement.

— Savez-vous à quel supplice vous me condamnez ?

— Serez-vous donc la seule victime ?

— Ah ! pourquoi avez-vous engagé votre foi ? Qui donc vous poussait à cette immolation ?

— Alfred, c'est vous qui me le demandez ?

— Vous l'aimez, pourtant ?

— Oui... je l'aime, fit la jeune fille avec effort et en posant la main sur son cœur ; je veux l'aimer toujours.

M. de Chailleilles brisa la canne qu'il tenait entre ses mains.

— Que faites-vous ? Un mouvement de colère ! s'écria Marie avec effroi.

— Non, mademoiselle, répondit froidement le jeune homme, une maladresse.

Marie attachait sur M. de Chailleilles un regard triste et désolé.

— Ne seriez-vous plus cet ami dévoué, cet excellent cœur d'autrefois ? dit-elle d'un accent douloureux.

— Non, je ne le suis plus, s'écria-t-il. Je me sens cruel, je me sens méchant, parce que je souffre.

— Alfred, s'il est vrai que vous souffriez aujourd'hui, vous comprendrez ce que j'ai souffert, et ma résignation vous sera un exemple.

— La résignation, il est facile d'en parler à qui n'a jamais aimé.

Un éclair de joie illumina les traits de la jeune fille, mais ce ne fut qu'un éclair,

et son visage, un moment radieux, reprit aussitôt son expression mélancolique.

— Vous êtes injuste, et vous le savez bien, dit-elle simplement. Je ne suis pas habituée à feindre et j'ai horreur du mensonge ; vous pouvez me refuser toute autre qualité, mais vous, Alfred, vous ne pouvez me dénier celle-là. Oui, je vous ai aimé, longtemps sans le savoir et longtemps aussi le sachant. Sitôt que je pus lire clairement dans mon cœur, j'eus peur de la place que vous y occupiez, et j'ai lutté, non pour vous en arracher, c'eût été une autre faute, mais pour vous mesurer le terrain que vous envahissiez. Je luttai en vain, et il me fallut tomber à vos pieds pour vous demander grâce, pour implorer votre secours contre moi-même... Votre absence m'apporta quelque soulagement ; Matthieu devint votre ami, et j'appris à mieux le connaître. Mon devoir m'était tracé : la pauvre fille ne pouvait prétendre à l'homme de son choix, parce que cet homme était trop riche et qu'il appartenait à un rang trop élevé pour elle.

— Deviez-vous croire que ce fût un obstacle ?

— Je le crus, et vous fûtes de moitié dans cette croyance. A force d'étudier un rôle, l'acteur finit, dit-on, par s'identifier avec son personnage. Je m'étudiai à aimer M. Matthieu ; nul ne me paraissait plus digne de l'être, et je crus que l'heure était venue de m'avouer que je deviendrais sa femme sans répugnance. Et aujourd'hui, dites, que voulez-vous donc que je fasse ?

— J'ai méconnu votre cœur et le mien, répondit gravement M. de Chailleilles ; c'est à moi d'en porter la peine. Je vous aimais et je n'en savais rien. Oubliez cette conversation qui ne pourrait vous rappeler que de mauvais souvenirs, comme je vais m'efforcer moi-même d'oublier ce que cette suprême entrevue m'a révélé. Ma présence ne doit pas être une cause de trouble ni dans votre cœur, ni dans cette maison. Vous ne me reverrez plus qu'avec Matthieu, mon ami, l'homme que vous devez rendre heureux, car lui n'a jamais cessé de le mériter. Après votre mariage je reprendrai mon bâton de voyageur, et cette fois je ne reviendrai près de vous que lorsque vous m'appellerez.

— Non, Alfred, je pourrais me tromper encore ; si je vous appelais, ne venez pas.

— Mon Dieu ! s'écria le jeune homme avec élan, vous m'aimez donc toujours ?

— Qu'importe ! murmura la jeune fille ; puisque ni vous ni moi ne devons plus le savoir.

Là s'arrêta pour ce jour-là l'entretien, car

le dîner fut servi et le soir il vint du monde, Matthieu entre autres, qui observait en silence la contrainte de la jeune fille et la réserve de son ami.

Il faut que je découvre ce qui se passe au fond de ces deux cœurs, se dit-il.

La difficulté était d'aborder la question. S'il allait droit à M. de Chaleilles, il pouvait l'offenser, et rien n'était plus éloigné de ses intentions ; s'il attendait sa découverte du hasard ou de l'occasion, elle pouvait très bien lui échapper toujours. Il connaissait la loyauté de son ami, sa générosité, son extrême délicatesse, et il était certain qu'il renfermerait soigneusement un pareil secret dans son sein.

Cependant, en sortant de chez les Villeneuve et au moment de se séparer il lui prit le bras, l'entraîna à pied jusqu'à la rue de Vaugirard, et lui dit : — Avez-vous toujours vos intentions de voyage ?

— Plus que jamais.

— Et comptez-vous emmener Valdroche ?

— Je ne sais ; peut-être bien ; c'est un joyeux compagnon ; il me distraira.

— Valdroche n'est plus un joyeux compagnon ; il est triste et morose... comme vous.

— Suis-je donc si morose et si triste ? dit Alfred en essayant de sourire.

— Vous l'êtes plus profondément et plus sérieusement encore que lui. Et pourtant il a failli se tuer.

— Est-ce que vous me supposeriez par hasard des intentions de suicide ?

— Non, une pareille pensée ne peut venir à propos de M. de Chaleilles ; vous êtes assez fort pour vivre, même en souffrant beaucoup.

— Je vous remercie de cette bonne opinion que vous avez de moi, mon ami ; mais la vie ne me semble pas encore un si pénible fardeau.

— Peut-être pas encore aujourd'hui, mon ami, mais dans quinze jours.

En parlant ainsi Matthieu avait arrêté M. de Chaleilles sous un bec de gaz et lui avait pris les deux mains qu'il serrait avec émotion.

— Bast ! fit Alfred pour donner le change à son ami, dans quinze jours vous serez heureux et je le serai aussi.

— Vous ! dit Matthieu.

— Sans doute. Pourquoi ne le serais-je pas ? n'êtes-vous pas mon ami ?

— Oui, répondit l'artiste, je suis votre ami, et vous êtes le plus généreux des hommes.

— Mais non, je vous assure que je ne suis pas généreux, je suis au contraire un grand égoïste ; je jouis tout simplement du bonheur d'autrui. N'est-ce rien, croyez-vous que de pouvoir se dire : « mon ami est heureux. »

— Oui, on se dit cela et l'on a la mort dans l'âme.

— Matthieu, je ne sais ce que vous avez ce soir, mais toutes vos pensées sont bien tristes.

— Oui, elles sont tristes, s'écria-t-il avec explosion et jetant de côté toute diplomatie inutile, oui, elles sont tristes, car je vois l'homme que j'aime en proie à la plus amère douleur. Ne cherchez pas à le nier, vous avez l'âme navrée, vous souffrez d'un mal terrible et que je connais bien ; vous aimez, et par amitié vous étouffez votre amour, vous immolez votre cœur, vous vous condamnez au malheur. Et vous croyez que je vous laisserai faire ? non, je serais indigne de votre amitié, de votre estime.

M. de Chaleilles voulut parler.

— Non, je ne vous écoute point, poursuivit l'artiste avec feu ; je sais d'avance tout ce que vous pourriez me dire, et je ne veux pas vous écouter. Embrassons-nous, adieu, adieu ; oubliez que je vis encore et faites comme si je ne vivais plus.

Matthieu s'était jeté au cou d'Alfred et l'étreignait à l'étouffer. En vain celui-ci tenta de le retenir, l'artiste lui échappa des mains et disparut.

Se mettre à sa recherche, combattre ses résolutions, fut la première pensée de M. de Chaleilles. Il se fit donc conduire à la demeure de l'artiste. Là il apprit avec surprise que dans la soirée un commissionnaire était venu prendre ses effets et payer son loyer. A l'atelier de la rue de Vaugirard, même réponse.

M. de Chaleilles rentra à son hôtel, brisé, abattu et dévoré d'inquiétude. Il s'accusait d'un malheur qu'il appréhendait et auquel pourtant il se refusait de croire. Toute la nuit se passa pour lui dans de mortelles angoisses, et le jour à peine venu, il courut chez les Villeneuve, où sans doute, avant de partir, Matthieu avait laissé quelques traces de son passage.

Il trouva en effet la famille tout en émoi. On venait de recevoir la lettre suivante de Matthieu, adressée à madame Villeneuve.

« Madame,

» Je m'étais trop flatté en concevant l'espoir d'être un jour assez aimé de mademoiselle votre fille pour devenir son époux, je m'étais trop pressé en sollicitant sa main que le ciel réservait à quelqu'un plus digne que moi. Je veux, en vous remerciant de toutes les bontés que vous avez eues pour moi, vous donner une

preuve de ma reconnaissance en vous découvrant un secret dont vous ne savez que la moitié : Mademoiselle Marie aime M. de Chaleilles, vous ne l'ignorez pas ; mais M. de Chaleilles aime mademoiselle Marie et voilà ce que sans doute je vous apprend. Lorsqu'Alfred partit pour l'Égypte, il croyait accomplir un devoir, il consommait un sacrifice. Combien lui a-t-il fallu du temps pour souffrir du mal dont il avait emporté le germe ? Je l'ignore, mais je sais bien qu'en lui écrivant de venir, j'avais déjà une vague pressentiment de la vérité. Quand je lus sa réponse, mes pressentiments devinrent des craintes ; le jour de son arrivée, ces craintes furent une certitude. En face de cette certitude, ma conduite future me parut nettement tracée : Nous étions trois ; lequel valait le mieux de consommer le malheur de deux d'entre nous en épousant votre fille, ou de n'en affliger qu'un seul en la laissant épouser à M. de Chaleilles ? Je ne pouvais hésiter, je résolus de partir et je pars. Mon lot est encore bien beau, puisqu'il m'aura été donné de n'être pas étranger tout à fait au bonheur des deux personnes que j'aime le plus au monde, et j'emporte une bien douce consolation pour mes peines, celle que met au cœur de l'homme l'accomplissement d'une bonne action. Pardonnez-moi de m'en énor-gueillir, mais j'éprouve dans mon sacrifice, le plus grand qui me sera jamais imposé par la conscience, un doux sentiment de fierté qui m'inspire de la force et me communique une sorte d'enthousiasme. Je ne savais pas avant ce jour tout ce qu'il y a d'ivresse à s'immoler. Que cette pensée console Alfred de la douleur qu'il éprouvera en me sachant malheureux pour lui ; qu'elle arrête ses pas au moment où il apprendra mon départ, car je le connais assez pour savoir qu'il voudra me suivre, s'immoler à son tour... Il avait déjà donné l'exemple, je n'ai fait que marcher sur ses traces. Pourquoi aurait-il eu seul le monopole de la générosité. Ma résolution a été prise en toute liberté et avec tout le calme qu'elle méritait. Aussi est-elle irrévocable.

Et vous, mademoiselle, voulez-vous me permettre de m'incliner encore une fois devant vous ? Vous avez daigné abaisser sur moi votre regard, vous m'avez encouragé lorsque je succombais, vous m'avez souri lorsque je pleurais ; par vous je suis devenu quelque chose lorsque je n'étais rien ; par vous j'ai conquis une place presque glorieuse déjà. Je vous dois tout, et je serais bien ingrat si je ne vous en remerciais à genoux, si pouvant vous rendre le bonheur qu'un instant j'ai vu luire à mes yeux, je tenais la main fermée. Vous me pardonnerez d'avoir

hésité si longtemps, lorsqu'Alfred vous aura dit combien vous lui êtes chère, et quand vous saurez à quel point il vous aime, vous comprendrez pourquoi j'ai mis tant d'importunité peut-être à vous aimer. Ne vous affligez pas non plus sur mon sort ; les trois mois d'espérances qui viennent de s'écouler m'ont payé et au delà de toutes mes peines passées et de toutes mes tristesses à venir. Avoir pendant trois mois compté pour ainsi dire les pulsations de votre cœur, tenu mes regards attachés sur les vôtres, senti trembler ma main en touchant votre main, savouré près de vous toutes les délices qu'éprouve une âme qui, pour la première fois, se sent aimer, ce sont là des biens qui suffisent à effacer toutes les larmes et à cicatrizer toutes les plaies, ce sont là pour la mémoire de ces empreintes durables qui deviennent avec le temps nos plus doux et nos meilleurs souvenirs. Enfin, permettez-moi de croire qu'en m'éloignant de vous je n'ai pas encore tout perdu, et qu'il restera toujours dans votre cœur une petite place pour celui qui vous a tant aimée ; un bon souvenir pour le pauvre Matthieu.

De Rome, où je serai bientôt, je veux vous écrire à tous, à vous, madame, pour vous raconter mes travaux auxquels vous daignez depuis longtemps vous intéresser ; à vous, Alfred, pour vous demander de me prendre pour le confident de votre bonheur ; à vous enfin, mademoiselle, pour être l'un des premiers à vous saluer du nom nouveau que vous aller porter. Vous jetterez deux lignes de votre main dans la lettre de M. de Chaleilles et le pauvre Matthieu s'estimera le plus heureux des hommes.

J.-B. MATTHIEU.

Cette lettre, écrite avec une visible intention de dissimuler le désespoir de son auteur impressionna vivement la famille tout entière lorsque la mère, après l'avoir lue en fit une seconde lecture à haute voix, lecture souvent interrompue par des soupirs et par des sanglots. Marie, assise dans un coin, tenait son visage caché dans ses mains ; elle se demandait pourquoi elle n'avait pas mieux aimé l'homme qui l'aimait tant, pourquoi elle était destinée à faire le malheur d'un être à qui elle était si chère. Elle se dit qu'il devait y avoir certainement une autre vie où se réparaient les erreurs et les injustices de celle-ci. Quant à M. Villeneuve, assis, les deux mains sur ses genoux, le cou tendu, l'œil humide, il écoutait avec attendrissement, et oubliait de presser dans ses doigts sa chère tabatière.

Quand Alfred parut, la lettre avait déjà produit son premier effet; mais les yeux rougis par les larmes, les attitudes désolées et les bouches muettes disaient assez qu'il s'était passé quelque chose.

— Eh bien ! dit-il en entrant d'un air effaré, savez-vous ce qu'est devenu ce pauvre Matthieu ?

Pour toute réponse, madame Villeneuve lui présenta la lettre. Il la parcourut rapidement du regard, et, sans rien dire, il reprit son chapeau et se précipita vers la porte.

— Où allez-vous ? demanda un homme noir qui soudain apparut sur le seuil.

On reconnut M. X..., le protecteur de Matthieu.

— Que vous importe ? s'écria vivement Alfred.

— Il m'importe beaucoup.

Puis se tournant vers madame Villeneuve :

— Je m'étais engagé, dit-il, à ne revenir que le vingt-cinq avril; excusez-moi de devancer cette époque; mais les choses ont marché plus vite que nous ne l'avions supposé.

— Et Matthieu, où est-il ? interrompit Alfred avec feu. L'avez-vous vu ? Savez-vous ce qu'il est devenu ?

— Je l'ai vu, je sais ce qu'il est devenu, répondit méthodiquement le magistrat; il est parti.

— Je ne veux pas, je n'entends pas...

— Que prétendez-vous faire ?

— L'aller chercher, le ramener...

— C'est inutile, il ne reviendra pas...

— Qui sait ? Je le supplierai...

— Et moi, je le lui défendrais. Que chacun suive sa voie; la sienne n'est pas ici, elle est à Rome, et c'est pour l'avoir méconnue qu'il a tant souffert. Voudriez-vous lui faire recommencer ce chemin de douleurs ?

Alfred baissa la tête et ne répondit pas. Le magistrat reprit en se tournant derechef vers madame Villeneuve :

— Je vous remercie, madame, des bontés que vous avez eues pour mon fils adoptif. Dans toute cette triste affaire, vous avez été pour lui presque une mère, et votre loyauté ne s'est pas démentie un seul instant. Puis-je en dire autant de tous ceux qui ont joué un rôle dans cette histoire ?

Le Président, en prononçant ces paroles, lançait un regard sévère à la jeune fille. Celle-ci tressaillit et son front devint pâle. Mais elle avait la conscience d'avoir fait tout ce qu'elle avait pu. Elle releva la tête avec fierté et répondit simplement mais d'un ton ferme :

— Si M. Matthieu était ici, il me défendrait.

Le magistrat s'approcha d'elle, et lui prenant la main : — Mademoiselle, lui dit-il, vous n'avez pas besoin d'être défendue, puisque vous êtes pardonnée; mais vous ne savez pas l'étendue du mal que vous avez fait. A l'avenir, ne promettez jamais que ce que vous pouvez tenir.

— Dites un mot, répondit la jeune fille, et ma vie lui appartient.

Alfred, pendant ce temps, s'était rapproché du groupe. Le magistrat jeta tour à tour un regard sur les deux jeunes gens, et, comme s'il n'eût pas entendu les paroles de la jeune fille :

— Où avais-je l'esprit, et à quoi me servait mon expérience, murmura-t-il en manière de réflexion, pour croire que le lierre allait ainsi se détacher de l'ormeau ?

Puis il disparut brusquement en s'écriant :

— Allons rejoindre mon pauvre Matthieu.

Le silence plana encore un instant dans la maison, comme le calme qui se fait après un orage; et ainsi qu'on entend ensuite les oiseaux reprendre leurs chants interrompus, on entendit s'élever la voix d'Alfred, timide d'abord et peu à peu plus sonore et plus ardente.

Il demandait à madame Villeneuve la main de sa fille.

— C'est à elle de vous répondre, dit la mère d'un ton moitié contraint et moitié joyeux.

Le jeune homme mit son genou en terre devant mademoiselle Villeneuve.

— Marie !... dit-il.

La jeune fille fit au jeune homme un beau collier de ses bras et lui dit tout bas :

— Je vous aime.

— Pauvre Matthieu ! ne put s'empêcher de penser M. de Chaleilles.

— Alfred, reprit la jeune fille, ne le plaignons pas : il valait mieux que nous.

A. DE BERNARD.

(Revue Contemporaine.)

BULLETIN DES THÉÂTRES.

Le grand succès du jour, l'événement qui rivalise dans les salons parisiens avec le siège de Sébastopol, c'est le *Demi-Monde*, la nouvelle comédie de M. Alexandre Dumas fils. M. Dumas fils est, on peut le dire, l'historiographe des lorettes. C'est le peintre ordinaire des princesses de Breda-street et des duchesses du lansquenet. Il excelle dans les tableaux de ces mœurs interlopes, dans la peinture de cette Bohême dorée, dont les originaux vivent et respirent sous les noms transparents dont il les a gazés à demi.

Jusqu'ici c'est, il faut bien le dire, l'unique corde de son talent, mais nul n'a l'art de la faire vibrer avec plus de puissance et de savoir-faire que lui. Déjà dans la *Dame aux camélias*, son début au théâtre, M. Dumas avait donné la preuve du talent d'observation qu'il possède dans la reproduction de cette société facile et peu sévère dont l'épicurisme mêle sans nul scrupule le culte de l'amour à celui du *Veau d'or*. *Diane de Lys* elle-même n'était qu'une lorette sous le pseudonyme d'une grande dame. Pour cette fois, M. Dumas revient franchement à ses premiers amours. L'enseigne de sa pièce dit tout haut à quels personnages nous avons affaire. Le demi-monde c'est cette société intermédiaire, sans limites bien définies, qui se compose de femmes libres, de veuves sans contrat de mariage, de jeunes filles sans innocence, et de rentières vivant de tout, excepté de leurs rentes. C'est là, dans ce milieu trop connu à Paris que nous voyons agir et se mouvoir madame Susanne d'Ange, une aventurière, mariée seulement jusqu'aujourd'hui de la main gauche, et qui cherche à placer la droite; madame de Sentis, une marquise de contrebande, épouse démissionnaire d'un brave et honnête bourgeois; enfin, la comtesse de Vernières, femme de qualité plus que mûre, descendue de degré en degré jusqu'à ce monde peu fait pour elle, et dont la principale ambition consiste à produire et à caser sa nièce, Marc Ile du Sansenot, riche pour toute dot de ses appas et de ses dix-sept ans.

C'est au milieu de toutes ces syrènes que se débat et s'agit un jeune et loyal officier de l'ar-

mée d'Afrique, Raymond de Nanjac, qui, peu fait aux manœuvres de pareils ennemis, donne tête baissée dans leurs embuscades, tombe amoureux fou de madame d'Ange, se compromet, se bat pour elle, et se déshonorerait jusqu'à lui donner son nom, si la main d'un ami ne l'arrêtait au bord du précipice et ne lui descillait les yeux.

Ces nouveaux mystères de Paris, plus vrais et plus émouvants que bien des horreurs péniblement cherchées au fond de la lie sociale où elles n'existent que comme exception, ont obtenu un de ces triomphes tels qu'on en voit au théâtre tous les dix ans. L'auteur (honneur inouï peut-être pour un vaudevilliste et réservé jusqu'ici aux seuls maîtres) a été rappelé à grands cris sur la scène et traîné presque de force sous le feu des applaudissements par MM. Berton, Dupuis et madame Rose-Chéri, qui, du reste, partageaient avec lui cette étourdissante ovation. La pièce a été jouée comme on ne joue qu'au Gymnase et aux Français, montée avec un luxe indescriptible de costumes et d'accessoires, et écoutée au milieu des trépignements d'enthousiasme. Tout Paris (ce n'est point une exagération) va passer par le Gymnase, et pas un étranger venu chez nous pour l'exposition universelle n'oserait retourner chez lui sans avoir vu le *Demi-Monde*.

Ce compte-rendu nous a entraîné si loin, qu'il ne nous reste que quelques lignes pour enregistrer le brillant succès que vient de remporter l'Ambigu avec le beau drame de M. Ferdinand Dugué, *André le mineur*, et le gracieux accueil fait par le public et les connaisseurs au charmant opéra-comique de M. le prince de la Moskowa, *Yeanne*. Après quoi il ne nous restera qu'à vous engager, si vous éprouvez le besoin de passer une soirée de rires, à assister aux excentricités de la *Panthère de Java*, représentée au théâtre du Palais-Royal par mademoiselle Thierret, avec une sauvagerie et une férocité dignes d'une véritable hôtesse de la ménagerie de M. Huguet de Massilia.

A. DE BRAGELONNE.

AD. GOUBAUD, directeur-gérant.